

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre MAMIE

Le sang des victimes et des martyrs

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1982, tome 78, p. 195-198

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

*Le sang des victimes et des martyrs **

Devant les reliquaires et les reliques de saint Maurice et de ses compagnons, devant les verrières de votre basilique, regardant encore les vêtements de pourpre de la liturgie de ce matin, on peut méditer sur le sang répandu, le sang versé, le sang des victimes et des martyrs, avant de tenir dans nos mains le calice du sang de Jésus.

Comment ne pas rappeler, ce matin, à cause de ce qui se passe dans le monde et dans le pays de Jésus, comment ne pas parler du sang du Fils de Dieu qui est aussi le sang du Fils de Marie, d'un descendant de David, de Jacob surnommé Israël, d'un descendant d'Abraham ?

La réalité et la présence adorable, la présence physique du Verbe incarné sous les apparences d'un morceau de pain et d'un peu de vin pendant la messe est pour nous la présence d'un homme qui est Dieu aussi, mais qui est et qui reste juif. Quelle que soit la méchanceté des hommes, tant qu'il y aura un prêtre sur la terre, il y aura toujours un juif parmi nous. Ce qui nous conduit à porter dans notre prière, dans notre messe de ce matin, tous les enfants d'Abraham, les fils d'Ismaël, les Arabes, et parmi eux, les Palestiniens, et les fils d'Israël, les Juifs, les vivants et les morts, afin que leur Dieu,

* Homélie pour la fête de saint Maurice prononcée le 22 septembre 1982, par Mgr Pierre Mamie, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg.

qui est le même pour eux, l'unique, Allah ou Elohim, les conduisent bientôt, le plus tôt possible, devant les tombes de leurs morts, à la réconciliation dont nous avons tous faim.

C'est donc le sang d'un descendant d'Abraham, celui de Jésus, qui nous est donné, qui est versé pour nous, offert à Dieu le Père, pour notre purification, notre libération, notre sanctification, afin que tous les hommes, quelles que soient leur race, leur langue ou la couleur de leur peau, reconnaissent qu'il sont les fils d'un même Père.

C'est à cause de ce Jésus que ces soldats venus de l'Égypte, de Thèbes, aujourd'hui terre d'Islam, autrefois terre de chrétienté et lieu privilégié de la contemplation érémitique, c'est à cause de Jésus que ces soldats sont morts ici, en terre alors païenne, Mais ils continuent maintenant par leur intercession de nous aider à vivre en chrétiens, candidats à la sainteté et, s'il le faut, par la route du martyre.

Mes frères, il m'arrive quelquefois de penser que notre temps, ou plutôt notre civilisation et nos pays d'Occident, ne sont plus des lieux de martyre. Car cette civilisation, si riche en prodiges techniques, mais décadente dans son idéal rabaissé au ras du monde et du profane, cette civilisation — à moins de changer jusqu'à ces profondeurs — ne peut plus nous conduire au martyre.

Des savants, je dis bien des savants et non les savants, des philosophes, des psychologues et des sociologues, démontent si bien les mécanismes de nos instincts et de nos tentations, qu'ils nous offrent toutes les excuses pour éviter la mort, pour éviter le choix entre le bien et le mal, puisque, selon certains, il n'y a probablement pas de bien infini, il n'y a sûrement pas de vrai mal, de vrai péché, de vraie possibilité du refus de Dieu. A leurs yeux, tout est explicable et excusable, sans notre bonne volonté ou notre mauvaise volonté.

Ce qui me gêne en disant et écoutant ces maîtres à mal penser, c'est qu'ils nient ma liberté. Ce qui me gêne, me contrarie et me conduit à de saintes colères, ce n'est pas tant parce qu'ils nous offrent toutes les excuses pour nous disculper, parce qu'ils nient la réalité du péché, mais bien parce qu'en

fait, ils ne reconnaissent pas que je suis libre, libre d'aimer Dieu. Car Dieu m'aime. Cela, je ne puis ni le nier, ni l'empêcher (même s'il est des heures où le silence de Dieu qui tolère la mort de tant d'innocents et paraît rester insensible aux larmes de tant de femmes et de mères pourrait me conduire au doute ou au désespoir). Oui, Dieu nous aime. Mais il attend que je l'aime librement, que je le choisisse, que je le rechoisisse chaque matin à l'heure où je m'éveille, à l'heure où ma première pensée d'homme conscient sera un acte d'amour ou un acte de désir d'amour. « Seigneur, tu sais toute chose, tu sais bien que je t'aime », disait saint Pierre, avec le visage en larmes du pécheur et du traître converti et pardonné. Ce cri — qui est un cri de joie — chaque homme et chaque femme devraient pouvoir le dire au moins une fois par jour. Et il veulent me faire croire, ces savants qui ne savent rien, que je ne suis pas libre, qu'il ne me reste plus que le hasard ou la nécessité, ce qui veut dire que l'amour, la liberté d'aimer n'existent pas.

Saint Maurice, ses compagnons, tous les martyrs, la Vierge Marie en premier, et tous les saints me montrent le chemin de la vraie joie : donner son sang, tout son sang, lucidement, en une seule fois ou goutte à goutte. C'est là la vraie bonne manière de vivre. Quand je serai vidé de moi, il y aura toute la place pour Dieu, mon Père, pour Jésus, mon frère aîné, pour l'Esprit d'amour, mon bien-aimé.

Mes frères et mes sœurs, ne vous y trompez pas, comprenez-moi bien, vous pensez peut-être que je viens de vous dire de grandes phrases ou même de belles phrases. Non, ce que je viens de vous dire devrait vous conduire, nous conduire à la fin de cette messe à mettre un peu plus d'amour, et aussi de fidélité à l'Eglise, à obéir aux commandements du Seigneur, dans nos actes les plus quotidiens, les plus ordinaires, les plus habituels de notre vie monotone. C'est là que vous trouverez la joie dont nous avons faim. C'est là que vous trouverez le bonheur que vous devez partager, donner à tous ceux qui passent dans votre vie. Les actes les plus ordinaires et les plus humbles seront remplis de l'or pur de l'amour de Dieu et des autres.

Il ne faut pas en douter, il ne faut pas sourire quand on entend dire que Dieu connaît « le nombre de nos cheveux ». Ne nous arrive-t-il pas de douter quand on nous dit aux heures d'inquiétude ou d'angoisse, que Dieu nous aime d'une manière personnelle ? Il sait qui je suis, il a souffert à cause de moi, de mes refus, il m'attend. Il serait mort pour moi tout seul.

Il ne faut pas douter non plus au sujet de notre entrée au paradis, dans la lumière de Dieu, nous n'y entrerons qu'après avoir été plongé dans le sang d'un agneau qui se nomme Jésus. Il n'y a pas, mes frères, deux paradis, l'un pour les martyrs et un autre — permettez-moi cette expression — qu'on obtiendrait « à prix réduit ». Il n'y a qu'une porte étroite, mais ouverte, c'est la plaie du côté de Jésus. Il n'y a pas d'autres chemins pour entrer chez Dieu, que le passage marqué par les trous des clous, dans les mains et les pieds de Jésus.

N'ayons donc plus peur. Ce qui paraît douloureux ou difficile est une voie de douceur et de tendresse, celle qu'on suit quand on dit : « Seigneur, tu le sais, je t'aime à ce point que je te donne la liberté que j'ai encore d'en aimer un autre ». Après les larmes et le sang, c'est la douceur du pardon reçu, de la joie de voir Dieu qui se nomme et qui est mon bien-aimé.

† Pierre Mamie, évêque